

# Avenue de la paix

Dominique Meunier



3e prix du concours 2018/2019  
d'écriture de la nouvelle policière (adultes)

## Avenue de la Paix

- Avenue de la Paix ! Vous habitez avenue de la Paix ! Vous n'auriez pas pu le dire plus tôt !

Le lieutenant de police Nicolas Mercier leva les yeux de son dossier pour fixer Hélène. Elle paraissait une cinquantaine d'années alors que sa date de naissance en révélait soixante-cinq. C'était une femme élégante, toute de noir vêtue, grande, mince, à l'allure moderne. Une lourde mèche barrait son front et dissimulait habilement quelques rides du visage. Les cheveux lisses, très bruns, lui tombaient sur les épaules. Une belle femme, se dit le lieutenant Mercier.

- Oui, j'habite bien avenue de la Paix.

Hélène habitait, en effet, une jolie villa dissimulée derrière un jardin touffu avenue de la Paix à Montrouge. Un havre de calme et de paix, comme le nom de cette toute petite rue, qui en fait ne ressemblait en rien à une avenue, l'indiquait si bien. Le 7 janvier 2015, les attentats de Charlie hebdo avaient ensanglanté Paris. Hélène en avait été profondément affectée. Charlie-Hebdo, c'était en quelque sorte sa jeunesse. Elle avait pleuré, passant de la rage au désespoir. Les bruits du monde la faisaient souffrir et elle s'était réfugiée dans la musique. Elle avait joué du piano une bonne partie de la journée, interprétant avec sensibilité Préludes et Nocturnes de Chopin. Hélène était une excellente musicienne amateur, dotée de l'oreille absolue. Elle aurait pu en faire une carrière si ses parents ne l'avaient pas orientée vers un parcours plus académique : l'agrégation de lettres classiques, un double cursus langues-O, hébreu et arabe. Puis, enfin, l'enseignement du latin-grec à l'université.

- Oui, Monsieur, c'était hier 7 janvier, il était 22h.
- Comment cela s'est passé ?
- J'appelais mon chat Dany. Je le laisse toujours profiter du jardin jusqu'à l'heure de mon coucher.

Les yeux d'Hélène s'embrument au souvenir de cette terrible soirée. Les images défilent, ses oreilles bourdonnent. Elle se remémore la scène.

- Dany, Dany où es-tu Dany ?

Hélène n'entend qu'un peu de vent dans les branchages. Que fait Dany son gros chat roux ? Prénommé ainsi en hommage à Dany le rouge, un souvenir de sa jeunesse soixante-huitarde. Hélène entrouvre un peu plus la porte. Elle reste immobile en haut du perron sous la marquise, s'enveloppant dans son étole noire, attentive au silence de la rue.

Hélène n'a pas le temps de le voir venir. Et d'ailleurs que pourrait-elle faire devant cette masse de muscles ? L'instant où elle tourne la tête vers le côté sombre du jardin, il a déjà bondi, mis le pied dans l'embrasure de la porte, plaqué une main sur sa bouche, pour l'empêcher de crier, et bloqué son bras dans son dos. Il la pousse à l'intérieur de la maison, claque et verrouille la porte derrière lui.

- Ta carte bleue, ton chéquier, ton fric. Fais vite.

En un rien de temps, Hélène se retrouve ligotée sur son fauteuil préféré, un petit crapaud, moutarde, années 50, chiné au marché Puces de Vanves.

- Et ne crie pas. Si tu cries, je cogne. De toute façon, on ne t'entendrait pas. Compris ?
- La carte bleue est dans mon sac posé sur la petite chaise en paille dans l'entrée, il doit rester 20 euros dans mon porte-monnaie et je n'ai pas de chéquier, cela ne sert plus à rien aujourd'hui.

L'homme se précipite pour ouvrir le sac. Effectivement, il reste 20 euros dans le porte-monnaie. Il sort un vieux portable sans intérêt qu'il balance dans la pièce. Il saisit ensuite la carte bleue et la brandit.

- Une carte visa Electron, t'as pas une Gold à ton âge, avec tout le pognon que tu dois avoir.
- On m'a arraché ma carte un soir à un distributeur. Un vol trop banal. J'ai alors décidé de passer à une petite carte.
- Tu dois bien avoir une Gold cachée dans la baraque. Ou même du liquide, j'en suis sûr.

Hélène fait non de la tête. Les mots ont du mal à sortir, bloqués par l'angoisse qui l'envahit.

- Tu ne veux pas me dire où elle se trouve ? Pas grave, je vais chercher.

Il commence par fouiller les meubles du salon, ouvrant tous les clapets d'un vieux cartonnier en chêne, un de ceux que les notaires possédaient jadis dans leur étude. Il jette à terre tous les

papiers, toutes les photos, toutes les cartes postales, tous les souvenirs qui avaient été rangés et classés avec soin au fil des années. La vie d'Hélène se disperse à ses pieds.

Elle observe l'homme : une silhouette noire des pieds à la tête, baskets, pantalon de jogging, sweat à capuche, gants, cagoule avec de minces ouvertures pour la bouche et les yeux. Il est de taille moyenne, il se déplace avec souplesse comme un homme habitué à la boxe. Elle perçoit un très léger zozotement qui contraste avec la brutalité de la voix, ce qu'elle trouverait comique au cinéma.

Deux silhouettes noires, l'une par élégance, l'autre par révolte, se font face pour un combat singulier qui va durer une bonne partie de la nuit.

Après le cartonnier, il éventre les buffets, toute la bibliothèque, les placards de la cuisine, le congélateur puis à l'étage toutes les commodes et armoires des chambres. Hélène voit sa maison se vider peu à peu de son sang : les objets, les livres, ses précieux livres et dictionnaires agonisent à terre.

Elle l'entend s'affairer dans sa chambre, violant son intimité. Elle imagine tous ses vêtements éparpillés comme des dépouilles.

Il réapparaît, triomphant, les mains chargées de bijoux.

- Tu ne m'as pas dit que tu avais des trésors. Tu t'es bien foutue de moi.

Il contemple les bijoux, collier de perles, boucles d'oreille en diamants, bracelet en or. Il rit, il n'arrête plus de rire de sa découverte fabuleuse. Il a son butin. Il la ligote un peu plus fortement et s'enfuit dans la nuit.

L'une des plus longues nuits d'Hélène. Elle attend dans l'angoisse que le jour se lève, que les bruits habituels de la rue annoncent la fin de son calvaire, que Magalie, sa femme de ménage, vienne la délivrer.

Au petit matin, en guise de bruits, Hélène entend une détonation, puis peu à peu une forme d'agitation dans la rue, puis des sirènes de police. Elle a froid, elle est épuisée, elle ne comprend pas ce qui se passe et Magalie qui n'est toujours pas là.

Magalie arrive enfin, essoufflée, vers 9h30.

- Que vous est-il arrivé Madame ? Que vous est-il arrivé ?

Magalie, choquée, bredouille. Entre deux respirations hachées, elle la presse de questions puis lui explique ce qui se passe avenue de la Paix. Clarissa Jean-Philippe, une jeune policière de Montrouge vient d'être abattue. La barbarie continue.

Le temps de reprendre un peu de force, de se préparer, Hélène se rend au commissariat de police de Montrouge. Il y règne une atmosphère lourde de concentration et d'angoisse, une agitation intense brisée ponctuellement par quelques silences pesants.

Hélène avait livré son récit au jeune lieutenant, d'une traite, encore hypnotisée par la peur.

- Voilà toute l'histoire Monsieur.
- Vous vivez donc seule ?
- Mon mari Alexandre est décédé depuis 5 ans et il y a longtemps que notre fils a quitté la maison. En ce moment, il vit à Helsinki. Mais je suis très entourée et très active, ce qui rompt la solitude.
- N'empêche que vous vivez seule et que c'est dangereux dans une maison comme la vôtre. Vous savez, ces agressions sont malheureusement banales. On retrouve rarement les malfrats et les affaires sont classées sans suite. Mais là, c'est différent. Le contexte est différent. On peut penser que les terroristes avaient besoin d'argent et s'appuyaient sans doute sur des complices. La brigade anti-terroriste va s'intéresser de près à votre cas.

Le lieutenant Mercier, la trentaine avancée et resplendissante, se sentait intimidé par le charme mystérieux de cette dame en noir. Il sut attirer immédiatement sa confiance. Son regard bleu et franc, son allure déterminée rassurèrent Hélène. Elle se dit qu'il l'apaisait. Lui se dit qu'il lui fallait à tout prix retrouver cet homme.

- Reprenons, vous dites que votre agresseur n'a pas commis de violence physique à votre égard ?
- Hormis le fait de me ligoter et de me menacer, il n'a pas levé la main sur moi.
- Pouvez-vous déclarer ce qu'il vous a dérobé ?
- Rien, 20 euros, une carte visa à plafond limité sur laquelle j'ai fait opposition dès que j'ai été libérée. Et des bijoux de pacotille. L'imbécile ! il pensait détenir un trésor. Je n'aime pas les objets de valeur marchande. Adolescente, j'avais lu la Parure de Maupassant et cela m'avait dissuadée pour la vie de porter de vrais bijoux. Mon mari ne m'offrait que des cadeaux consommables, voyages, opéras ...Ce que cet homme a dérobé, c'est mon intimité.

- Vous voulez dire que...

Le lieutenant baissa les yeux.

- C'est ma maison qu'il a violée.

L'interrogatoire se poursuivit et se termina avec les conseils d'usage : ne pas rester seule ce soir, ne toucher à rien tant que les experts n'auraient pas inspecté les lieux. Hélène se refugia pour dormir chez son amie Frédérique. Elle emmena avec elle son gros chat Dany blotti dans son panier. Elles regardèrent BFM en boucle. Elle rappela son fils, le rassura à nouveau. Non, rien ne lui était arrivé, rien d'important en tous les cas. Elle minimisa son récit pour ne pas l'inquiéter. Il avait déjà suffisamment de soucis professionnels.

Comme l'avait présumé le lieutenant Mercier, la coïncidence temporelle et géographique avec l'attentat aux abords de l'avenue de la Paix alerta les services qui recherchèrent un lien possible avec le réseau terroriste. Des enquêteurs spécialisés investirent très rapidement la maison d'Hélène à la recherche d'indices et surtout de traces ADN. Mais rien, aucuns éléments probants ne furent découverts. L'agresseur avait dû se servir d'une armoire électrique extérieure pour se hisser sur le mur de briques et atteindre facilement un arbre du jardin. On retrouva des traces de baskets. Hélène ne pouvait guère le décrire, hormis sa voix et son parfum à la senteur de cannelle.

Hélène, conseillée par le lieutenant Mercier, fit installer une caméra sur son perron et un système d'alarme. Il fallait se protéger.

Tous les cas de cambriolages et d'agressions sur Montrouge furent croisés avec l'affaire de la Dame en noir. Tout le voisinage fut interrogé, les films des caméras de surveillance de la place Jean Jaurès visionnés à la loupe, tous les cas suspects passés au crible. En vain...Hélène surmontait le choc psychologique mais ne trouvait pas la paix. Elle voulait savoir. Chaque jour, elle épluchait la presse à la recherche d'un indice ; elle écoutait la radio, regardait les chaînes d'info. Elle voulait qu'on retrouvât son agresseur juste pour comprendre. Était-il affilié à un réseau terroriste ? Alors pourquoi ne l'avait-il pas tuée ? Pourquoi avait-il besoin d'argent ? D'où venait-il ? Avait-il un métier ? Était-ce un petit camé ordinaire ? Quel était son parcours ? Elle avait envie d'écrire l'histoire de son malfrat. Le soir, elle restait chez elle, barricadée se sentant toujours observée. Trop d'agitations dans les feuillages.

Elle rappela le lieutenant Mercier qui prit l'habitude de lui rendre visite, comme pour s'excuser de l'échec de l'enquête, mais surtout pour le plaisir de la conversation et pour

l'écouter jouer un morceau de piano. Les visites se firent plus nombreuses. Ils parlaient ensemble de l'agression, du terrorisme. Il essayait de reconstituer un puzzle dont il manquait la plupart des pièces. L'enquête s'enlisait. Mais les conversations de début de soirée s'intensifiaient. Entre les tragiques grecs, la Guerre des Gaules, et la poésie arabe, le lieutenant Mercier découvrait tout un monde. Au fil des mois, il s'intéressa à la bibliothèque d'Hélène, plus particulièrement à la poésie. Flic et poète. Pourquoi pas !

Arrivèrent les événements du 13 novembre de la même année, le sang, l'effroi, la mort, la guerre. On retrouva une ceinture d'explosifs dans une rue de Montrouge.

Nicolas Mercier vint prendre de ses nouvelles. Il lui parla du nouvel attentat, confessa son abattement. Il s'attarda un peu plus longtemps que d'habitude. Quelle était belle et envoûtante cette dame ! Ils élevèrent, à leur manière, une digue contre la barbarie, qui rappela à Hélène qu'elle avait été jeune, qu'elle avait participé au changement du monde en 1968, qu'elle était libre et que la poésie aurait toujours le dernier mot.

Quand Nicolas Mercier dut quitter Montrouge pour sa carrière, une règle dans la police et la gendarmerie, Hélène voulut lui offrir un livre qu'elle avait aimé : Anthologie de la poésie persane parue en 1964 dans la collection Blanche de Gallimard. Mais le volume avait disparu. Elle s'en inquiéta. Le chercha partout, en vain...et fit ses adieux à Mercier qui partit pour la Corse, un département difficile ce qui favoriserait son avancement.

Hélène peupla sa nouvelle solitude de musique et de littérature. Elle se mit à dévorer des romans policiers pour essayer de mieux cerner son agresseur. Et elle commença à écrire la vie imaginaire de l'homme en noir qui l'avait terrorisée mais épargnée ce soir du 7 janvier 2015.

Allo Nicolas ? Vous êtes à Paris ?

- Oui, juste de passage. Un rendez-vous avec la brigade anti-terroriste. On a peut-être une piste nouvelle sur votre affaire. Vous savez ce livre dont vous m'avez parlé, on l'a retrouvé à Roissy, votre nom était inscrit sur la page de garde. Il peut avoir servi comme instrument de code.
- On se voit un moment ?
- Je n'ai pas beaucoup de temps mais on peut boire un café d'ici une petite-heure Porte Maillot.
- J'arrive !

Hélène se précipite. Quelle robe choisir ? Quel foulard ? Un peu de parfum, Miss Dior, un peu de rose sur les pommettes, du rouge à lèvres bien sûr. Hélène est déjà dans sa voiture. Elle sort de son jardin au volant. C'est parti. Tellement heureuse de le revoir, tellement pressée de connaître la nouvelle piste. Elle arrive au carrefour Paix/Maurice Arnoux, prend sa priorité, oubliant qu'un stop vient d'être installé. Le scooter vole par-dessus sa voiture. Le motocycliste s'écrase sur la chaussée. Hélène se décompose. Elle porte son visage dans ses mains, puis sort de sa voiture, s'approche de la victime. Un passant s'est déjà précipité près de l'homme à terre. Il effectue les gestes de premier secours :

- Monsieur, monsieur, vous m'entendez ? Monsieur, faites-un signe si vous m'entendez. Monsieur vous m'entendez ?

L'homme à terre fait un signe de la main.

- Vous pouvez parler monsieur ? Quel est votre nom ?

L'homme balbutie quelques mots. Hélène reconnaît cette voix. Elle en est sûre, son oreille ne la trompe jamais. Ce zozotement si particulier. C'est bien lui qui git à l'angle avenue Maurice Arnoux/avenue de la Paix Clarissa Jean-Philippe.